

Avis de lectures 2015 - 2018

Réseau Afrique 37

Index des auteurs

ADIMI Kaouther.....	1
APPANAH Natacha.....	2
AWUMEY Edem.....	3
BERRADA-BERCA Lamia.....	4
BEY Maïssa.....	5
BEYROUK.....	6
BIGIO Maurice.....	7
CORNEILLE (Cornelius Nyungura).....	8
COUA-ZOTTI Florent auteur.....	9
DAOUD Kamel.....	10
DIOP David.....	11
DJEMAÏ Abdelkader La Vie (presque) vraie de l'abbé Lambert.....	12
DEVI Ananda.....	13
DONGALA Emmanuel.....	14
DOUCEY, Bruno, NIMROD, POSLANIEC Christian.....	15
EFOUI Kossi.....	16
ELNATHAN John.....	17
FAYE Gaël.....	18
LIBAR M.FOFANA.....	19
GAPPAH Petina.....	20
GYASI Yaa.....	21
HAMPÂTÉ BÂ Amadou & BADAIRE Jean-Gilles.....	22
KALOUAZ Ahmed.....	23
KALOUAZ Ahmed.....	24
KALOUAZ Ahmed.....	25
KALOUAZ Ahmed.....	26
KALOUAZ Ahmed La part de l'ange Ed. Le bruit des autres 2009 130 p. 15 €.....	28
KALOUAZ Ahmed.....	29

KALOUAZ Ahmed.....	30
KALOUAZ Ahmed.....	31
KASSAÏ Didier.....	32
LAROUÏ Fouad.....	33
LOBE Max.....	34
MABANCKOU Alain.....	35
MABANCKOU Alain.....	36
MANAI Yamen.....	37
MANAI Yamen.....	38
MBOUGAR SARR Mohamed.....	39
MBOUGAR SARR Mohamed.....	40
MBOUGAR SARR Mohamed.....	41
MBUE Imbolo.....	42
MIANO Léonora.....	43
MIANO Léonora.....	44
MONENEMBO Tierno.....	45
MUKASONGA Scholastique.....	46
NDALA Blaise.....	47
N'DIAYE Tidiane.....	48
NÉDALI Mohamed.....	49
NEDALI Mohamed.....	50
NIMROD.....	51
NIMROD.....	52
Nouvelles voix du Caine Prize.....	53
N'SONDE Wilfried.....	54
OBIOMA Chigozie Les Pêcheurs (<i>The Fishermen</i>).....	55
ONDJAKI.....	56
OWUOR ADHIAMBO Yvonne.....	57
RABBAJ My Seddik.....	58
RAHARIMANANA.....	59

RAVALOSON Johary.....	60
RAVALOSON Johary.....	61
SANÉ Insa.....	62
SANSAL Boualem.....	63
SEBBAR Leïla.....	64
TAÏA Abdellah.....	65
ZAMIR Ali Anguille sous roche.....	67
ZIREM Youcef.....	68
ZOUARI Fawzia.....	69

ADIMI Kaouther

Nos richesses

Seuil (cadre rouge)

2017, 224p, 17€

Algérie

Trois récits alternent pour raconter l'histoire d'un lieu, *Les Vraies Richesses*, au 2 bis rue Hamani, ex-rue Charras à Alger ; ce fut une librairie et maison d'édition, fondée en 1936 par Edmond Charlot, où l'amitié réunira des hommes tels Albert Camus, Jean Grenier (dont ils furent tous deux élèves), Max-Pol Fouchet, Emmanuel Roblès, Jean Sénac, Jules Roy, Jean Amrouche..., avec le parrainage (de loin) de Giono ; lieu qui a continué après l'indépendance à être une librairie vendant des livres d'occasion et une bibliothèque de prêt. Ces récits sont :

- Un carnet-journal fictif de Charlot de 35 à 61
- Les péripéties, en 2017, du séjour du jeune Ryad arrivant de Paris ; peu respectueux de la chose écrite, faisant là un stage d'étudiant ingénieur, pressé de repartir retrouver son amoureuse en France, il est chargé de la liquidation de la librairie.
- Des chapitres rédigés par un Nous racontant collectivement l'histoire de l'Algérie sur cette période (et entraînant le double-sens du titre).

Ce livre très bien écrit (j'ai été particulièrement sensible au style des chapitres avec le Nous collectif) est cependant fade, et même parfois lassant. Ryad me semble peu crédible, les vrais-faux carnets de Charlot avec ses soucis d'argent et de recherche de papier pour imprimer m'ont ennuyée. Restent quelques personnages du quartier, excessifs et justement très crédibles, eux, très bien rendus, pleins de vie. Globalement décevant.

APPANAH Natacha

Petit éloge des fantômes

Gallimard, collection Folio

2016, 112p, 2€

Sept nouvelles, dont certaines nettement autobiographiques, où la narratrice (seule la nouvelle « Partir » est narrée par un homme) évoque ses « fantômes », la plupart étant des personnes chéries disparues dont la pensée (et dans une nouvelle la présence hallucinatoire) l'accompagne toujours ; tendre dans le cas des grands-parents et l'évocation de l'enfance, douloureuse lorsque le deuil est moins « dans l'ordre des choses » ou dans le cas de séparation amoureuse.

Une grande sensibilité, de la lucidité dans le retour sur le passé, quand des êtres chers laissent le regret de ne pas les avoir plus questionnés avant leur mort ; intéressant aussi quand on découvre les traditions gardées dans l'exil par des familles originaires d'Inde ; force de l'évocation du déni d'un décès, ou de l'obstination masochiste avec laquelle on peut augmenter ce qui éloigne un compagnon... Un beau recueil. Une écriture sensible, personnelle, attachante. Une autre facette du talent de Natacha Appanah qu'on a aimée dès Les Rochers de poudre d'or, Blue Bay Palace, la Noce d'Anna, le Dernier Frère. Une thématique qui éclaire la personnalité de l'auteur et son rapport avec la mort, le passé, ses racines.

AWUMEY Edem

Explication de la nuit

Ed. Boréal. 214 p., 22,95 \$

Togo.

Un écrivain probablement togolais, Ito Baraka, en exil au Canada, atteint d'un cancer en phase terminale écrit son dernier livre. Il se remémore sa jeunesse étudiante en Afrique, ses amis, leur projet de monter *Fin de partie* qui leur semble une parfaite métaphore de ce que vit leur pays sous la dictature. Ils diffusent d'ailleurs des tracts subversifs reprenant certaines répliques de la pièce. Le narrateur se retrouve en prison, torturé, s'y lit d'amitié avec un ancien instituteur devenu aveugle, auquel il relit les livres qu'il a réussi à se procurer, échappe à une liquidation, lorsque la dictature renversée par la rue essaie d'effacer les traces de ses exactions et finit par obtenir une bourse qui le mène au Canada où il écrit ce dernier livre. Il y fera un enfant, mais ratera sa vie sentimentale, avant de trouver une certaine consolation dans les bras d'une indienne native, rongée par la drogue et ses propres démons.

Un beau roman désespéré où alternent le récit d'Afrique et les derniers jours du narrateur, opposant le soleil et la glace, l'amitié et la solitude, un roman puissant de l'échec et de l'impuissance qui met bien l'accent sur le grand gâchis humain des années de dictature, où qu'elle se déroule.

BERRADA-BERCA Lamia

Kant et la petite robe rouge

Suivi d'extraits d'œuvres littéraires évoquant l'émancipation, l'égalité, la liberté des femmes.

La Cheminante, 2016, 145p., 9€

Maroc

Une femme vit sa condition de bonne épouse musulmane, cachée au regard de tous par sa burka. Relayée à la maison loin des contacts, murée dans son ignorance, elle ne sait pas lire et bien sûr son mari n'attend d'elle que le fils qu'elle devrait lui donner et son plaisir. Mais la vision d'une robe rouge dans une vitrine en emmenant sa petite fille à l'école, est l'occasion d'une vraie fêlure dans sa vie. Prise de conscience d'être réduite à rien, découverte d'un livre d'Emmanuel Kant dont sa petite fille lui dira quelque passage, Aminata chemine doucement vers la liberté.

Je n'ai pas lu ce livre comme un roman mais comme un récit de vie qui nous fait partager les sentiments de ces femmes « murées », sur qui lorsqu'on les croise nous portons un jugement négatif. Dans ce petit texte on perçoit l'importance des personnes extérieures : la maîtresse, la vendeuse de la robe rouge et le voisin de palier qui par leur comportement ont permis à Aminata de poursuivre son chemin vers la liberté. Un petit livre très émouvant. A faire lire aux adolescents. Le choix de textes proposés à la suite est intéressant.

BEY Maïssa

Hizya

L'aube

2015, 246p, 21€

Algérie

Hizya, c'est le prénom d'une femme célébrée par un poète arabe du 19^{ième} siècle, c'est aussi le prénom d'une jeune Algéroise de 23 ans, narratrice du roman, qui rêve du destin romanesque de son homonyme, qui est bien heureuse d'être embauchée comme coiffeuse alors qu'elle a un diplôme universitaire ; elle acquiert ainsi une liberté (surveillée) arrachée à sa mère soupçonneuse ; elle ne veut pas être comme ces femmes autour d'elle « à qui, très jeunes, on apprend à se résigner et non à vivre » (p.67). Elle nous raconte ses compagnes de travail, sa famille, ses voisins de la Casbah, les confidences parfois crues d'un côté, et les silences, les dissimulations de l'autre. Régulièrement, de courts chapitres écrits en italique ponctuent le roman, avec une autre voix narratrice, plus lucide (sa conscience ? Ce n'est pas net). F.G.

Un tableau de la société algérienne vue par une jeune femme qui prend sa vie en main, avec une marge de manœuvre étroite, contre les lourdeurs de la tradition entretenue par les femmes qui en ont le plus souffert dans leur jeunesse ; tout le monde est piégé dans un comportement imposé (par qui ? Il semble que ce soit engendré par la société elle-même) mais qui ne sied, ni aux femmes ni aux hommes.

Très intéressant, souvent émouvant. Combien pèse sur les femmes le poids de la tradition, de la religion ! Même les plus rebelles finissent par (se) plier.

Et comme il est difficile d'abandonner ses rêves pour la réalité !

J'ai beaucoup aimé ce roman de Maïssa Bey, où se mêlent humour, poésie et réalisme.

BEYROUK

Le tambour des larmes

Elyzad, 2016, 240p.

Mauritanie

L'histoire de cette femme pourrait être tout à fait banale si elle ne se passait pas dans une tribu bédouine du sud mauritanien où l'honneur ne pourra supporter que Rayhana porte un petit garçon d'un colon chercheur d'or qu'elle avait pour amant. Emmenée dans la capitale pour vivre sa grossesse et accoucher, elle sera ramenée au village sans l'enfant.

Ne supportant cette situation, Rayhana s'enfuit du village pour retrouver son fils, emportant avec elle le tambour sacré.

S'ensuit alors un road-movie où l'on suit à la fois la course folle de Ryahana , mais celle aussi de ceux qui veulent , pour l'honneur de leur tribu retrouver le tambour et se faire justice.

Une fois de plus Beyrouk nous entraîne dans un récit poétique à couper le souffle. Nous sommes Ryahana qui se rebelle contre la tradition opprimante faite aux femmes par le mariage forcé et ses traditions ancestrales. Le récit témoigne des contrastes de cette société et l'auteur y dresse une galerie de portraits inoubliables. La force de Ryahana nous émeut. A lire absolument.

Un très beau roman qui a le pouvoir de l'intemporalité : on est surpris, dans la deuxième partie du roman de rencontrer des téléphones portables, tant Beyrouk avait su nous plonger dans cette histoire d'amour impossible, d'amour déçu que compliquent à l'infini les traditions locales. Cette quête de l'enfant volé, ravi, effacé nous émeut profondément.

BIGIO Maurice

Yasmina l'insoumise

Calmann-Lévy

2016, 220p, 17,50€

France (né Egypte)

Yasmina travaille pour la télévision à Gaza. Avec son amie Warda, romancière, elle s'insurge contre l'implication des enfants dans la guerre.

Son père, le cheikh Mohamed Ibn el Wahab décide de la marier au ministre de l'intérieur, Hamid Marzouk. Yasmina refuse, avec le soutien de sa tante Hanifa.

un jour elle vient au secours de Zeinab, une fillette qui fuit un mariage forcé. Warda et Yasmina prennent en charge Zeinab qui a de graves problèmes cardiaques.

Yasmina considérée comme une opposante au régime et une mécréante est enlevée et enfermée. Hamid Marzouk la sauve de cette situation...

J'ai lu ce roman d'une seule traite. L'écriture est fluide, avec des personnages drôles, d'autres émouvants, d'autres pleins de tension.

J'ai été tenue ne haleine par le destin de Yasmina. Il s'agit aussi des femmes, celles qui sont soumises à la domination des hommes, les plus nombreuses, celles qui se battent pour leurs libertés comme Yasmina, Warda, Hanifa, parfois au péril de leur vie.

Il s'agit aussi du djihad, du fanatisme qu'il engendre, et du danger de s'y opposer.

CORNEILLE (Cornelius Nyungura)

Là où le soleil disparaît- Autobiographie

XO éditions

2016, 326p., 19.90€

Rwandais

Né de mère hutue et de père tutsi, Corneille passe les premières années de sa vie avec sa famille en Allemagne. Lorsqu'il revient au Rwanda, c'est la découverte pour lui d'une nouvelle culture, d'un nouveau mode de vie auquel il doit s'identifier, lui que l'on surnomme souvent « le blanc ».

Il a 17 ans lorsqu'arrivent les événements et que sa famille est décimée sous ses yeux. Il raconte mais ne cherche pas à les expliquer les horreurs du génocide mais aussi les solidarités. Puis c'est sa fuite en Allemagne où un ancien collègue de son père et sa femme l'accueillent comme un fils.

Avec des camarades de lycée il se lance dans la musique, c'est là qu'il y voit son avenir. Il décide de partir au Canada pour réaliser son rêve de chanteur. Il connaît rapidement une certaine notoriété.

Après toutes ces années où il tentait d'oublier, après l'échec de quelque chanson, Corneille décide de « se regarder et de se montrer sans faux semblants ». Aussi se lance-t-il dans cette autobiographie pour tenter de remonter le fil de son histoire et de peut-être refermer définitivement la plaie.

Comment ne pas être atteint, touché à la lecture de cette vie confrontée aux violences : choc culturel, viol à 6 ans par une de ses tantes, massacre de toute sa famille sous ses yeux, fuite vers le Congo etc. et parcours de résilience. Pour moi Corneille avait en lui la confiance de son père puis celle de sa femme. Un beau parcours de vie.

COUA-ZOTTI Florent auteur

HUARD Alexandra illustratrice

Le lance-pierres de Porto- Novo

Editions Sarbaca

2017 , 44 pages, 17,50 euros

Bénin

Foyan, jeune béninois, passe ses vacances chez son oncle à Porto-Novo. Son ami Noupko l'initie au maniement du kanan-kanan, lance-pierres version Porto-Novo. Foyan a réussi à toucher un touraco, oiseau assez volumineux. Mais au moment de récupérer l'oiseau au pied du monument, là où il est censé être tombé, ils ne trouvent rien. Ils suivent une vieille femme que Noupko soupçonne d'être l'incarnation de l'oiseau blessé. Chez celle-ci, une surprise les attend... Après une journée éprouvante et riche en rebondissements, Foyan recevra de la vieille femme une magnifique leçon de vie.

Un album pour les enfants à partir de 9 à 10 ans, superbement illustré, très joliment écrit (émaillé çà et là de quelques expressions savoureuses, surprenantes pour nous), qui donne à voir, au-delà de l'histoire, assez simple, les traditions et le poids des rumeurs. A mettre sans modération entre toutes les mains des jeunes (et moins jeunes) lecteurs.

DAOUD Kamel

Zabor ou Les Psaumes

Actes Sud, 2017, 336p., 21€

Algérie

L'auteur dit de « Zabor ou les Psaumes » qu'il s'agit d'une « autobiographie fabulée ». A la lecture du livre, le lecteur découvre comment au fil de son histoire, racontée de façon non linéaire Kamel Daoud fait acte de rébellion en s'emparant de la langue pour donner vie à des personnages voir même reculer l'heure de la mort. Ayant perdu très jeune sa mère, rejeté par son père et confié à sa tante, il a passé son enfance dans les livres et découvert le pouvoir de l'écriture.

Le parti pris de l'auteur d'écrire « Je » immisce le lecteur dans une forme autobiographique que les différentes interviews nuancent. Mais l'histoire de Zabor est bien celle d'un enfant s'inventant lui-même son propre nom pour se construire une identité, découvrant la lecture par lui-même avec ce qu'il trouve autour de lui et comment celle-ci va le conduire à l'écriture et à ce pouvoir qu'a cette dernière de prolonger la vie et donc de retarder la mort. Si Daoud a découvert le pouvoir des mots, il nous le fait vraiment partager par son écriture riche, forte. Même s'il ne se veut pas anthropologue, les thématiques qu'il aborde au fil du récit nous parlent vraiment de l'Algérie. J'ai aussi aimé l'aspect conte qu'il donne à son récit. Un livre qui marque parce qu'il est lui-même un acte de résistance.

DIOP David

Frère d'âme

Seuil

2018, 175pp, 17€

Sénégal

Grande Guerre. Alfa Ndiaye raconte, ressasse, comment il a refusé d'abrèger les souffrances de son ami-frère, blessé au ventre, qui le suppliait de l'achever. Il devient alors un super-soldat, qui se jette à l'attaque, avec une furie extrême. Il piège des adversaires, les éventre et leur coupe les mains, gardées comme des trophées. Et lui, que les compagnons de tranchée admiraient, petit à petit, les terrorise. Son obsession de rapporter les mains des ennemis les éloigne de lui, considéré alors comme un sorcier « mangeur d'âme ». Un « intouchable ». Admis à l'infirmerie pour sa folie il est pris en main par un médecin. Grâce aux dessins thérapeutiques, il revoit son enfance, sa mère, son ami, son amour. Son identité semble se diluer à la fin.

En transformant Alfa en véritable psychopathe, Diop met fortement en lumière, de manière crue, sans filtre, la folie de la guerre. On y voit comment l'homme perd son humanité et son identité. Le roman est une charge féroce contre l'absurdité, la bêtise des pratiques de la guerre : le capitaine, en sifflant l'attaque, expose ses hommes à la mort ; rien n'est épargné au lecteur de l'ignominie du massacre des révoltés. On y perçoit la terrible solitude du soldat, la peur qui noue les entrailles. Par contraste, le retour dans l'enfance nous montre un monde chaleureux, un monde de beauté malgré la tristesse de l'enfant privé de mère. Le cheminement mental d'Alfa est intéressant par son trouble à propos de ce qu'est vraiment l'humanité, par sa prise de conscience qu'il doit « penser par lui-même », ne pas se laisser envahir par les pensées des autres ; il remet en cause toutes ses certitudes, son sens du devoir, ses appuis sur les règles ancestrales. Qu'en sera-t-il de sa certitude qu'il partait pour « défendre la France » ? Les derniers chapitres m'ont laissée perplexe.

DJEMAÏ Abdelkader

La Vie (presque) vraie de l'abbé Lambert

Seuil

2016, 147 p., 16 €.

Algérie

Ce roman, car il se présente comme tel, raconte l'histoire d'un personnage historique, l'abbé Lambert qui fut maire d'Oran de 1934 jusqu'à sa destitution par Pétain en 1941. Un personnage haut en couleur, ecclésiastique atypique, défroqué mais toujours en soutane, sourcier notamment appelé à Oran pour résoudre le difficile problème de l'alimentation en eau non saumâtre de la ville. Il commence par y défrayer la chronique en séduisant, en enlevant la femme de l'instituteur du village où était né Saint Augustin. Il prendra une éclatante revanche sur ses déboires de sourcier en devenant maire d'Oran.

Djémaï semble tombé amoureux de son personnage, et le genre en vogue de l'exo fiction historique (cf. HhhH de Laurent Binet), tel que le nomme le Magazine Littéraire d'Août 2016 permet à l'auteur de digresser, de s'éloigner de la vérité historique et de la biographie chronologique et exhaustive pour laisser ce personnage hors du commun vivre une vie de toute façon romanesque et s'intéresser aussi aux aventures algériennes du magicien blésois Robert-Houdin requis par les autorités pour damner le pion aux marabouts qui incitaient les indigènes à la révolte. Le livre se lit avec plaisir et nous livre un aspect intéressant de la vie en Algérie coloniale.

DEVI Ananda

Ceux du large

Editions Bruno Doucet, 2017, 87p. 13.50€

Maurice

A travers quelques poèmes donnés en trois langues : français, anglaise t créole mauricien, Ananda DEVI propose son regard sur tous les exilés.

En quelques textes, l'auteur par son écriture très poétique nous touche et nous donne à voir le drame de tous ceux qui prennent « le large ».

DONGALA Emmanuel

La Sonate à Bridgetower (sonata mulattica)

Actes sud

2017, 336 p, 22,50€

Congo

Roman historique —biographie, centré sur 3 périodes de la vie du violoniste virtuose Georges Bridgewater (fils d'un Noir de la Barbade et d'une Polonaise), accompagné au départ par son père qui prend pour modèle Léopold Mozart : en 1789 à Paris où commence sa carrière publique, à 9 ans ; de cette même année à 1791, à Londres ; et finalement 1803 à Vienne où il se lie d'amitié avec Beethoven qui lui dédie une sonate dont ils donnent ensemble la première interprétation, avant qu'elle soit finalement dédiée à Kreutzer.

*Agréable à lire, pour le style fluide et classique de E. Dongala et pour l'histoire elle-même qui nous rend compte en même temps de l'Histoire ; plus riche dans la partie parisienne pour le foisonnement de vie prérévolutionnaire, les personnalités rencontrées, l'excentricité du père, les comportements face à la négritude et l'esclavage
Le roman a aussi les limites du genre.*

E.Dongala nous emmène bien loin des thématiques de ses précédents romans. Lecture très agréable cependant sur le milieu musical de cette fin de siècle et le parcours du petit Georges Bridgetower qui saura suivre sa route et se dégager de la personnalité pesante de son père. Mais je préfère néanmoins le « Dongala » des romans »plus engagés ».

DOUCEY, Bruno, NIMROD, POSLANIEC Christian

120 Nuances d'Afrique, Anthologie

Editions Bruno Doucey, 2017, 289p., 20€

Anthologie des poésies africaines publiée à l'occasion du 19^{ème} Printemps des poètes.

Les auteurs ont tenu à faire découvrir des textes de tout le continent montrant que la langue française bien que prépondérante sur le continent n'a pas de titre de propriété et que d'autres langues par leur traduction affirment leur présence.

Place est faite également aux femmes poètes africaines que Bruno Doucey surnomme « les Eurydices noires qui se lèvent de toutes les régions d'Afrique dans un mouvement sans précédent »

Il est difficile de commenter ce type de livre mais on peut dire qu'il permet de découvrir de nombreux auteurs peu connus actuellement et donne une idée de la richesse et de la variété de la production du continent, du nord au sud.

EFOUI Kossi

Cantique de l'acacia

Seuil, Cadre rouge

2017, 288 P, 18€

Togo

Entre Togo, Ghana et Côte d'Ivoire la vie des membres d'une famille : grand-père grand-mère, père mère et la fille Joyce, recueillie après la naissance de deux bébés mort-nés ; Joyce est l'enfant annoncée par la grand-mère devineresse Grace.

La transmission entre les femmes (illustrée surtout par la relation entre Grace et Joyce), les indépendances (avec comme corollaire les jeunes reprenant possession de leurs propres corps, notion d'Attitude), la modernité technique (la montre comme premier fétiche du monde moderne), les migrations interafricaines (Joyce est une survivante de celle du Togo vers le Ghana), de nombreux thèmes sont abordés jusqu'à déborder vers un futur proche (2021) au Togo (où une dynastie de tyrans ne sut pas compter jusqu'à trois).

Roman très riche par les thèmes abordés, aux personnages forts et fort attachants. Une belle écriture qui donne des passages magnifiques.

Mais une composition décousue qui nous perd à première lecture ; surtout à cause du début qui semble obscur.

Pourtant quand on a lu, c'est avec bonheur qu'on peut le reprendre et voir comment Kossi Efoui sait bien transmettre le mélange de tradition et de modernité dont font preuve les personnages.

C'est le plus ancré « africain » des romans de l'auteur.

ELNATHAN John

Né un mardi

Métaillé

2018, 272p, 18€

Nigéria

Dantala signifie Né un mardi et c'est le prénom usuel du héros-narrateur de ce roman d'apprentissage se déroulant dans le nord du Nigéria.

Dantala a passé 6 ans dans une école coranique (comme almajiri), loin de chez lui ; lorsqu'il la quitte il n'a pas assez d'argent pour rentrer dans son village près de Sokoto ; il est deux ans enfant des rues, dans une bande, jusqu'à ce qu'il se sauve à la suite d'émeutes vers Sokoto, retrouve brièvement sa famille puis est recueilli à Sokoto par l'imam d'une mosquée...

Le roman est formé des périodes d'évolution dans la vie de Dantala : 2003 (fin de l'adolescence, 2006, 2009, 2010 .

Intelligent il cherche à savoir plus, se lie d'amitié, tombe amoureux, observe la méchanceté ou la bonté, la malhonnêteté et l'opportunisme ou le dévouement de ceux qui l'entourent, voit le radicalisme faire des émules.

Bon roman au héros attachant, dont on suit la transformation au milieu des événements violents qui secouent ce nord du Nigéria, politiques mais surtout religieux. Le garçon a une personnalité qui résiste à tout ce qu'il traverse, gardant un esprit curieux, ouvert et une foi assez naïve.

FAYE Gaël

Petit pays

Grasset

206, 217p., 18€

Burundi

Gaby, 10 ans, jeune rwandais vit à Bujumbura comme de nombreux Tutsis chassés par les Hutus en 1962 lors de l'indépendance. Son père est français et sa mère est rwandaise.

Avec la fraîcheur de son regard d'enfant, il raconte et décrit ce qu'était sa vie à Bujumbura, vie heureuse familialement et entourée de sa bande de copains où il était hors de question de mêler les enfants à la vie politique.

Mais petit à petit lui et ses copains grandissent, entendent parler de démocratie, d'élections, de partis politiques, de conflit ethnique, d'engagement de ses oncles dans le FPR (Front patriotique révolutionnaire du Rwanda) et cherchent à comprendre. Leur cocon se fissure et la réalité est là.

Le roman de Gaël Faye m'a enchantée : il décrit son pays avec une justesse remarquable et donne par petites touches des réflexions lucides et pertinentes.

Bien qu'abordant la montée du génocide de 93, il n'en fait pas un livre dramatique et violent qui rebuterait peut être certains lecteurs.

C'est un roman qui peut plaire aux lycéens et à un large public et qui a obtenu le prix des lecteurs de la FNAC.

Très agréable à lire. On passe sans à coups des jeux d'enfants aux « jeux de guerre », ce qui nous émeut profondément.

LIBAR M.FOFANA

Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va

Editions Gallimard

Continents Noirs

2016,429p.

Guinée

Conakry : Bouya, 10 ans se retrouve seul avec sa petite sœur que sa mère vient de mettre au monde dans la rue. Décider de l'élever est une vraie gageure dans cet univers de violence et de pauvreté que décrit Libar M. Fofana. Il y aborde tous les thèmes bien souvent évoqués dans la littérature africaine d'expression française: condition des filles, amours impossibles, conventions sociales, honneur, rôle des griots, vols d'enfants, sida etc...

Le livre composé de deux parties relate d'abord le parcours de Malik confronté en première partie à Khady, qui subit un parcours familial très difficile et renonce à ses désirs. Dans une deuxième partie Malik rencontre Djanka qu'il épouse pour sa dote pensant que celle-ci va lui permettre de réaliser son rêve : partir en France et épouser une blanche. Mais Djanka , fille forte et volontaire résiste.

Alors quels seront les destins de ces personnages ?

« La chose simplement d'elle-même arriva/Comme la nuit se fait quand le jour s'en va». Libar M. Fofana, en reprenant la dernière ligne de l'épithaphe de Jean Valjean dans les Misérables, rejoint Victor Hugo en montrant « comment les coercitions sociales et morales peuvent entraîner les hommes à leur déchéance. »

Une fois de plus Libar M. Fofana dresse un portrait sombre de l'Afrique. La première partie à l'écriture violente et reprenant des thèmes bien souvent rencontrés m'a plutôt agacée à la première lecture mais l'auteur finit par nous embarquer, ses personnages ne nous laissant pas indifférents. Libar M. Fofana ne peut que toucher ses lecteurs.

Un roman à vraiment recommander aux lycéens et aux lecteurs qui ne connaissent pas la littérature africaine d'expression française.

GAPPAH Petina

Les racines déchirées (histoires)

Plon, feux croisés

2010, 240p, 20,50 €

Zimbabwe

Recueil de 13 nouvelles, se déroulant toutes au Zimbabwe à des périodes variées entre celle de Ian Smith et de la Rhodésie, jusqu'à nos jours, dans des milieux divers, de chez de très riches habitants de Harare à des bidons-villes (un d'eux Easterly donne le titre d'origine en anglais *An Elegy for Easterly*, deuxième nouvelle du recueil); ce sont cependant celles se déroulant dans la classe moyenne qui sont les plus réussies : familles tentaculaires avec tante ou cousine qui s'incruste, lutte entre la tradition et besoin d'émancipation des jeunes, hommes se partageant entre grande et petite maison (comprendre maitresse entretenue et double-vie)...

« Histoires » intéressantes, il me restera en mémoire cette inflation faramineuse obligeant à la débrouille au marché noir, l'intrusion des cancans véhiculés par des spécialistes plombant les velléités de liberté, ces familles nombreuses à l'aéroport attendant ou accompagnant un proche auréolé des fantasmes ou attentes liés aux mots « States » ou Londres. Un regard à la fois tendre et lucide, les histoires étant racontées avec un ton distancié assez remarquable.

GYASI Yaa

No Home

Calman-Lévy

2017, 450 p, 21,90 €

Ghana

Dans la deuxième moitié du 18^{ième} siècle deux demi-sœurs qui ne se connaissent pas ont des destins bien différents : l'une « épouse » un Britannique chargé du commerce des esclaves et l'autre est capturée et envoyée en Amérique. En parallèle on suit le destin de ces femmes puis de leurs descendants jusqu'à l'époque actuelle où deux se retrouveront à Cape Coast (Ghana) où tout à commencé.

Roman très bien mené, qu'on lit d'une traite. Chaque chapitre suit une personne de chaque génération depuis les deux sœurs. J'ai eu parfois envie (et l'ai fait) de rétablir la continuité de l'histoire sur un continent, ce qui montre que le parallèle n'est pas exploité vraiment ; de plus chacun des thèmes (esclavage, ségrégation, droits civiques aux Etats-Unis) est vu rapidement. Certains chapitres sont plus forts que d'autres mais l'ensemble est bien.

HAMPÂTÉ BÂ Amadou & BADAIRE Jean-Gilles

Le chant de l'eau

Ed. Fata Morgana

2013

62 p, 17 €

Mali, France.

Dans ce beau livre broché, Amadou Hampâté Bâ évoque d'abord, en quelques pages, l'origine du peuple Peul, « les peuls du bâton, les Peuls de la lance, les Peuls du livre » (p.13) et présente la poésie des Peuls du Macina.

Suivent trois poèmes recueillis de cette tradition orale, *l'Hymne à la vache*, le *Chant de berger peul du Macina* et *Le chant de l'eau et du palmier doum*. Les deux premiers célèbrent en dithyrambe l'animal emblématique des Peuls, le 3^e est un exemple des joutes littéraires où deux poètes rivalisent entre eux dans l'éloge de deux sujets différents.

La 2^e partie du livre présente le *Carnet de la boucle du Niger*, des fusains de Jean-Gilles Badaire.

La poésie bucolique peule recueillie par Amadou Hampâté Bâ associée aux dessins suggestifs par leur estompage de Jean-Gilles Badaire nous entraîne inéluctablement sur les bords sableux du lac Débo où la nuit est si douce et où « le grand fleuve blanc détache sur son flanc gauche un affluent, le Diaka qui va imbiber le Macina avant de se perdre... ». C'est bien l'une des missions assignées à la poésie, nous faire rêver !

KALOUAZ Ahmed

Demain c'est le beau monde

Ed. Le mot et le reste

2017 78 p. 10 €

France/Algérie

Une femme s'adresse à son mari.

Elle revisite, seule, des lieux de l'arrière Provence qu'ils ont parcourus ensemble. Elle se souvient. Lui oublie. Elle raconte comment, progressivement, la mémoire, la parole le déserte, comment Alzheimer a fini par remporter ce combat perdu d'avance. Elle se souvient des jours heureux où la musique, le violoncelle occupaient chez eux une place essentielle qu'elle croyait éternelle. Elle revoit Gaïa, une amie apaisante des beaux jours, son vieux professeur de musique qui se ragaillardit, lui, quand il ressort son violoncelle. Elle part retrouver son mari dans la maison médicalisée où elle l'a placé, espérant le reprendre avec elle et construire, malgré tout, leur nouvelle existence.

J'ai rarement été aussi ému à la lecture d'un roman, sans pour autant être concerné de près par le sujet. Ahmed Kalouaz a ce don de faire parler – justement, je crois... – une femme, comme il le fait aussi dans Les Solitudes se rencontrent. Il parvient, à merveille, à révéler toutes ces petites blessures de l'âme que la vie sait si bien nous infliger. Il a aussi une attention infinie aux sensations, aux cadeaux que la nature peut offrir à ceux qui la contemplent. Dans ce livre, la vie simple se promène, en apparence calme et riche d'invisibles douceurs (p. 75).

KALOUAZ Ahmed

Je préfère qu'ils me croient mort

Ed. Rouergue

2011. 100 p. 9,70 €

France/Algérie

Kounandi est un jeune malien de 14 ans qui passe ses journées à taper dans un ballon avec les copains de son quartier. Il attire l'attention d'un recruteur véreux italien – peut-être deux pléonasmes ! – qui lui fait miroiter l'espoir d'une carrière prestigieuse en Europe et parvient à soutirer au père de Koumandi 2000 € recueillis par le biais d'une tontine auprès de toute sa famille pensant investir dans la carrière du jeune homme. Il connaîtra la désillusion hantée par l'image de la déception qui guette tous ceux qui ont cru en lui et aura la pensée qui fait titre : *Je préfère qu'ils me croient mort.*

Ahmed Kalouaz, dans ses romans jeunesse, a l'art difficile de rendre agréables à lire les faits de société et d'attirer l'attention de ses lecteurs jeunes ou moins jeunes sur le miroir aux alouettes que constitue l'univers pailleté du Foot-system. Très bien documenté et truffé de détails qui font vrai, - inénarrable tournoi de foot miteux à la Motte-Beuvron ! - son roman n'est pas sans nous rappeler le premier opus de Fatou Diome, l'auteure sénégalaise du Ventre de l'Atlantique. La preuve s'il en était besoin de la cuisante actualité de ce phénomène hideux.

KALOUAZ Ahmed

La chanson pour Sonny

Ed. Rouergue

2015 73 p. 8,70€

France/Algérie

Neuf nouvelles qui tissent une fiction autour de l'histoire véritable de héros du sport, de leur engagement à la fois dans leur discipline et dans l'histoire de leur pays, voire du monde : l'holocauste, la ségrégation raciale, la résistance... On y croise le coureur cycliste Gino Bartali, Tommie Smith et John Carlos, les sprinters américains de Mexico 1968, poing ganté dressé pour s'élever contre la ségrégation ou Abebe Bikila, le coureur de fond éthiopien aux pieds nus à la croisée d'autres destins.

Ahmed Kalouaz aime le sport, on l'a vu avec je préfère qu'ils me croient mort sur les jeunes footballeurs africains attirés par le miroir aux alouettes du foot-system. Il aime aussi jeter un regard très lucide sur les faits de société tels que les sans logis, les sports extrêmes, et sait les traiter avec poésie, avec humanité. Il maîtrise à merveille l'écriture concise – ses récits ne sont jamais très longs ! et la brièveté de la nouvelle lui convient parfaitement – et l'art de la chute. Un recueil jeunesse qui séduira aussi bien les lecteurs débutants que le tout public.

KALOUAZ Ahmed

Juste écouter le vent

2015, 77p, 12,80 €

Edition du Rouergue

La Brune

France/Algérie

« Juste écouter le vent est un long poème mi-prose mi-vers ou Kalouaz séjournant à l'hôpital à cause de sa maladie respiratoire, évoque son enfance et repense à son grand-père enrôlé en 14/18 et assassiné pendant la guerre d'Algérie. C'est l'occasion pour lui d'écrire et de rendre hommage à tous les poètes et chanteurs qui l'ont inspiré

J'avais déjà aimé « Une étoile aux cheveux noirs » et « Avec tes mains » des hommages respectifs à sa mère et à son père. Ce qui me séduit chez Kalouaz c'est la manière dont il nous fait entrer dans son univers poétique : « J'ai posé sur la table trois livres, un carnet qui à l'étran me permettra de récolter les mots à marée basse... ». De plus, il nous parle d'un sujet et tout ce qui tourne autour est occasion de poésie.

Une belle parole, humaine, sensible. Kalouaz livre ici le récit d'un topo littéraire : la nuit à l'hôpital avant l'opération. Propice à la rêverie, au lyrisme personnel aux références aux auteurs qu'il aime. Ce vagabondage nous étreint, nous émeut par son profond humanisme.

KALOUAZ Ahmed

La maraude

Éditions du Rouergue

2016, 112 p, 9,70€

Romans Jeunesse (Dès 12 ans)

France/Algérie

Le père de Théo a perdu son emploi ; il quitte la maison familiale et disparaît ; quelqu'un pense l'avoir vu à la dérive dans une rue de Grenoble. Théo décide de partir à sa recherche ; il découvre alors pendant trois jours les conditions dans lesquelles vivent les sans domicile ; il cherche seul, mais accompagne aussi les équipes de la maraude. Alternent les chapitres centrés sur la recherche de l'adolescent et ceux apportant le témoignage des différents sans-abri.

Beaucoup de délicatesse dans ce roman poignant où Théo s'ouvre aux autres, à leurs parcours. Il partage un temps la vie des sans-abri, mais avec un espoir, lui, celui de retrouver son père ; sa quête touche ceux qu'il rencontre, qui cherchent à l'aider. L'auteur a une grande empathie pour ces personnes, en particulier la femme qui doit se protéger dans cette existence où les hommes sont les plus nombreux. Un joli livre malgré la dureté du thème abordé, et qui se lit facilement.

*La ténacité d'un adolescent qui recherche son père dans la rue.
Sa découverte du monde de la rue, les S.D.F, découverte qui le transforme à coup sûr.
Les histoires de vie de ceux et celles qu'il rencontre et qui l'orientent dans sa recherche.
Des mondes qui se croisent.*

KALOUAZ Ahmed

La part de l'ange

Ed. Le bruit des autres

2009 130 p. 15 €

France/Algérie

La part de l'ange, c'est 54 courts billets d'une à deux pages de prose poétique où vagabonde la plume du poète attentif aux rencontres, aux sensations, aux émotions, aux petits bonheurs de l'existence. « La part des anges », c'est tout ce qui s'évapore quand le vin est en fût, quand l'alcool vieillit dans les chais. Sensible au temps qui passe et à l'alchimie du verbe, le poète inscrit dans sa page la mémoire volatile du monde.

On écrira avec le silence pour compagnon de route, l'histoire d'un cheveu sur un drap, d'une seconde de doute, avant de rire d'avoir aimé être naïf P. 89

On retrouve en filigrane dans ce recueil à la poésie délicate le paysage mental et la géographie d'Ahmed Kalouaz, ceux des récits de son histoire familiale (*Avec tes mains, Une étoile aux cheveux noirs, À l'ombre du jasmin*) ou de ses méditations poétiques (*Juste écouter le vent*).

KALOUAZ Ahmed

Les Solitudes se ressemblent.

2014. 92 p. 13 €

Ed. La brune au rouergue

Algérien/Français.

Une femme, la narratrice, attend son amant dans une chambre d'hôtel et raconte à l'absent d'où elle vient. Fille de harkis, doublement exclus car traîtres pour les Arabes, et Arabes pour les Français, née en France, elle passera du camp au centre éducatif pour fuir la violence d'un père en perte de repères de sens, et les cherchant comme d'autres avec son ceinturon. Elle évoque ces hommes et ces femmes perdus, abandonnés, « incasables », leur vie dans les camps, l'école où M. Lespale essaiera d'en sortir quelques uns de ce marasme, la violence et la délation qui y règnent, la révolte des plus jeunes, sa propre vie de femme de ménage, son amour en miettes, à la sauvette.

Ahmed Kalouaz a un talent particulier pour évoquer le sentiment d'exil, l'impossible retour, la profonde mélancolie des déracinés. Dans une écriture poétique, il parvient aussi à adopter le point de vue féminin, avec, je pense, une grande justesse. Cette femme qui passe d'une temporalité à une autre nous émeut, cette « orpheline éternelle » qui associe ce sentiment d'impossibilité d'aimer et d'être aimée qu'elle éprouve à la profonde déréliction de son père qui, comme tant d'autres de ses compagnons d'infortune « s'est offert cinquante années de vie supplémentaires [...] qu'il paye de cette réclusion, assis à la façade d'un immeuble ». JLM

KALOUAZ Ahmed

Mon cœur dans les rapides

Le Rouergue, 2012 , 137p.,

France/Algérie

Collège

Juliette, après sa sortie du collège, a choisi de commencer ses vacances par un camp de kayak. Le séjour s'annonce plutôt bien car Léa, une copine du collège, sympa et éternellement amoureuse, décide au dernier moment de s'y inscrire aussi. Dès le premier jour du camp le regard de Juliette croisera celui de Nicolas, en vacances dans sa famille dans le village voisin. Petit à petit, Juliette et Nicolas se découvrent et connaissent ce qu'on peut appeler « les amours adolescentes ».

Si au début le roman paraît un peu descriptif, Ahmed Kalouaz retrouve très vite son style poétique pour nous faire partager les amours adolescentes de Juliette et Nicolas mais aussi de Léa. Pour une fois, une vision heureuse aussi bien des familles dans lesquelles ces jeunes évoluent que celle du camp de kayak où tout semble serein. Un roman plein de tendresse dont la lecture ravira bon nombre.

KALOUAZ Ahmed

Les Sauvageons

Ed. Rouergue

2013. 125 p. 10.20 €

France/Algérie

Lecture Collège

En 1849, dans le Cantal, à Condat, le jeune Hippolyte, 14 ans, est placé, après la mort de son père chez un oncle, savetier. L'homme est dur avec l'enfant qui suit un colporteur, rencontré au marché. Il signe son malheur. Pour avoir suivi un voleur, il est présenté au juge et envoyé à la colonie agricole de Bousseroque (Cantal). Il y connaîtra des conditions de vie quasi inhumaines.

Ahmed Kalouaz a écrit un livre pour jeunes adolescents, il réussit à illuminer ce récit avec l'amitié d'Hippolyte pour un autre enfant qu'il protège, le travail avec le maréchal-ferrant de la colonie, les 2 fuites de l'enfant dont une à Sète auprès d'émigrés italiens..

Il y a cependant une autre lecture possible beaucoup plus sombre pour les adultes, avec des éléments que l'auteur évoque comme les enterrements clandestins des nombreux enfants qui décèdent.

Ahmed Kalouaz a fait pour ce livre un travail de recherche historique profond. et réussit à décrire habilement la misère sociale de la première partie du XIX ème siècle.

Les philosophes (« Surveiller et punir » de Michel Foucault) et les historiens de l'histoire des mentalités ont largement travaillé sur les colonies pénitentiaires du XIX ème siècle. La loi fondatrice des colonies pénitentiaires agricoles date de 1850, les jeunes détenus devant retrouver santé physique et morale par le travail agricole. Il n'en fut rien.

50 colonies agricoles furent créées entre 1830 et 1850 dont la colonie pénitentiaire de Mettray, près de Tours. Son étude a donné lieu à des publications remarquables.

Les colonies pénitentiaires se terminèrent en 1898. (Mde de Neuvy-le-Roi)

KASSAÏ Didier

Tempête sur Bangui

Ed. La Boîte à Bulles

2015. 151 p, 24 €

République Centrafricaine.

Dans une bande dessinée à la ligne claire et aux couleurs de l'Afrique, à l'encre et à l'aquarelle, en partenariat avec Amnesty International, Didier Kassaï se met en scène et offre une chronique détaillée et précise du chaos qui s'est installé en République centrafricaine (RCA) en 2013 avec l'arrivée des Séléka, rebelles venus du Nord et musulmans, responsables de ce conflit intercommunautaire et interconfessionnel.

Par un récit autobiographique, subjectif, Didier Kassaï parvient à la fois à offrir une chronique précise, documentée de la prise de Bangui et des premiers mois chaotiques de la Séléka au pouvoir et à nous émouvoir en se peignant en train de dessiner à la lumière maigre de son portable, nous livrant « ces récits sombres qui [l'] aideront à surmonter [sa] détresse ».

Non lectrice de bande dessinée, la BD de Didier Kassaï m'a séduite, par la clarté de l'information montrant l'évolution de la situation politique en 2013 qui aboutit à la prise de Bangui par la Séléka avec tous les dégâts tant humains que matériels provoqués par la violence des uns et des autres. Une BD à faire connaître car elle parle aussi des conflits religieux interafricains. Malgré la dureté de la situation et le peu de lumière dont il dispose, Didier Kassaï nous livre un dessin clair et coloré.

LAROUI Fouad

L'insoumise de la porte de Flandres

Julliard, 2017, 137p., 17€

Maroc

Fatima réside à Molembeck. Elle fréquente l'Université mais depuis quelque temps, elle quitte chaque jour son quartier revêtue d'un niquab, passe le pont et rejoint l'appartement d'une amie dans Bruxelles. Là, elle se défait de ses vêtements pour s'habiller à l'européenne. Elle se rend dans le sex-shop tenue par Johny pour devenir « Dany la Louve ». Là, elle se dénude, mais est masquée. « Elle de vengeance des uns en se dénudant pour les autres et se venge de ceux là en ne leur accordant rien »

Mais Fawzi, un vendeur de téléphone de son quartier fantasme sur elle et s'imaginait être déjà son époux. Aussi décide-t-il de la filer jusqu'au jour où il découvre quel est son job !

La lecture du roman de Faraoui m'a occupée d'une traite. Il est emprunt de liberté et de vengeance. Le lecteur partage la quête de Fatima qui se cherche, quête de liberté et de vengeance. Fatima « refuse l'enfermement dans la peau, dans l'altérité ».

Molembeck, Bruxelles sont peints avec justesse et humour. Le texte met aussi en évidence des idées toutes faites que nous projetons sur des situations.

L'écriture est directe, fluide et pleine d'humour. J'ai envie de lire d'autres textes de l'auteur.

LOBE Max

39 rue de Berne

ZOE Poche, 2017, 239p. ,10€

Cameroun

M'Bila, envoyée à Genève (quartier du Paquis) à 16 ans par son frère Demoney, dans un réseau de prostitution, raconte à son fils son histoire : le Cameroun, la famille, la politique, les traditions ; et Dipita, né et élevé dans ce milieu en dresse une peinture du fond de sa cellule genevoise mais nous fait aussi partager sa condition de noir et d'homosexuel.

Max LOBE séduit par son style très vivant, imagé et coloré qui nous rappelle le béninois F. Couao-Zotti. C'est avec beaucoup d'humour et de chaleur qu'il évoque la vie de sa mère et de ces femmes qui sont pour lui, sa famille. Il arrive à nous rendre sympathique son oncle Demoney qui ira jusqu'au bout de ses convictions. Il nous touche sans pathos quand il parle de la difficulté d'assumer sa condition. Dans les premières pages du livre, j'avais peur de lire du « déjà vu » et finalement je me suis laissé emporter et j'ai aimé !

MABANCKOU Alain

Les cigognes sont immortelles

Seuil, 2018

République du Congo

L'auteur est ici Michel le narrateur. Il revêt « la peau » de ses 11 ans pour raconter l'histoire de sa famille, de son village, de la République du Congo au moment où le président Marien Ngouabi est assassiné en 1977. Son père Roger, travaillant dans un hôtel écoute beaucoup la Voix de la Révolution congolaise et le petit Michel suit de près les discussions des adultes, les commentant avec beaucoup d'innocence et de candeur. Ainsi il aborde l'indépendance, les régimes qui se sont succédés après l'indépendance, les conflits ethniques, la corruption, le rôle encore prégnant de l'ancien colonisateur etc...

Il m'a été difficile de ne pas être agacée dans la lecture des premières pages par le choix que l'auteur avait fait déjà précédemment de prendre la parole comme s'il avait 11 ans. Ses expressions qui reviennent et relèvent plus de la littérature orale sont également un peu agaçantes. Mais il faut reconnaître qu'il arrive malgré cela à nous intéresser à l'histoire du Congo-Brazza et d'une façon générale à l'histoire de l'Afrique où les problèmes de l'histoire post coloniale peuvent avoir des similitudes. Il donne aussi un témoignage de la vie d'une famille. Le tout, bien sûr dans une langue très colorée. Alain Mabanckou est avant tout un conteur.

Si j'ai été aussi parfois agacée par le choix de faire dire le monde par l'enfant, procédé qui fonctionnait très bien dans Les Lumières de Pointe-Noire, cela permet cependant d'accentuer le regard critique, parfois ironique, parfois douloureux, sur l'absurdité d'un monde que l'enfant ne peut percevoir que partiellement, occupé qu'il est par ce qui le touche le plus, le destin de son chien.

Sous ce point de vue apparemment enfantin, j'ai perçu, et j'ai aimé, l'espèce de nostalgie teintée d'amertume d'un monde « où les cigognes sont immortelles », nous renvoyant à travers ce film venant d'URSS, Quand passent les cigognes, film de l'illusion peut-être, à une idéologie qui guide l'oncle de l'enfant, devenu cigogne à son tour selon l'enfant. Et sous l'apparence d'un conte, je vois aussi les formes de la trahison : celle du chien MbouaMabé par l'enfant, celle de l'oncle par la famille, par peur d'un régime politique impitoyable, qui pousse les hommes à renier leurs proches, à être lâches pour se protéger.

Un conte, où un enfant fait l'apprentissage du monde adulte, où les sorcières l'emportent.

MABANCKOU Alain

Le Monde est mon langage

Grasset

2016, 315p, 19 €

Alain Mabanckou offre ici un voyage passionnant au cœur de la littérature de langue française d'ici et d'ailleurs. D'ici et d'ailleurs, car, il le dit bien, *En France, hélas, on a tendance, parfois de bonne foi, à distinguer la littérature francophone de la littérature française [...] en France, nous avons des concepts du genre « auteurs du sud », « auteurs noirs », « auteurs francophones, et ces catégories installent indirectement une hiérarchisation de la littérature, avec au-dessus de la pyramide la littérature « franco-française ».*

Par des portraits, des rencontres, des entretiens, Alain Mabanckou nous livre de façon passionnante, son rapport à la langue française et celui de Le Clézio, Edouard Glissant, Dany Laferrière, Sony Labou Tansi, Rachid Boudjedra, U'Tam'si, Eduardo Manet, Suzanne Kala-Lobé, Douglas Kennedy, Awa Thiam, Rabemanjara, Rabearivelo, Camara Laye, Henri Lopes, Gary Victor, Bessora, d'un inconnu de la Nouvelle Orléans et d'un jeune poète avide de conseils.

MANAI Yamen

L'amas ardent

Éditions elyzad

2017, 240p, 19,50 €

Tunisie

Dans un pays non nommé (mais on y reconnaît la Tunisie), à deux heures et demie de route de la capitale, l'auteur nous introduit dans un petit village, Nawa, au pied de la montagne, près d'une frontière. Le pays a chassé Beau, dictateur qui avait lui-même chassé Le Vieux, héros de l'indépendance ; on est à l'heure des premières élections libres ; la propagande arrive jusqu'à Nawa, particulièrement celle du parti de Dieu ; et les us locaux se transforment.

À l'écart du village, le héros de l'histoire, Don, apiculteur, est témoin de l'attaque de « ses filles » par des frelons gigantesques ; est témoin aussi d'un premier attentat terroriste dont il connaît bien les auteurs.

Il part pour la capitale afin de chercher une solution (pour les ruches)... qui viendra d'une nouvelle reine japonaise capable d'enseigner à ses abeilles « l'amas ardent » technique par laquelle elles pourront tuer les frelons.

Roman-fable très prenant dès qu'il nous plonge dans la vie des habitants de Nawa, qui se débrouillent difficilement à l'écart de tout et sont alors une proie pour les barbus qui les achètent par des cadeaux et les culpabilisent pour leur foi tiède plus tradition qu'adhésion religieuse.

Don, lui, est un sage, peu réceptif à tout embrigadement. Il nous transmet son amour des abeilles (surtout si on s'intéresse à l'apiculture ce qui est mon cas) ; il est revenu de beaucoup de choses après une expérience professionnelle dans un pays de la péninsule arabique.

En fait ce n'est pas un secret mais tout ce qui tourne mal dans l'histoire est la faute du Qafar !!! On s'en doute dès le chapitre 0 qui, c'est dommage, est un peu caricatural dans le choix des noms propres.

MANAI Yamen

La marche de l'incertitude

Elysad poche (Première parution 2008 Elzévir)

2010 ; 158p, 7,50€

Tunisie

Le hasard est maître des dés. Il va se charger de réunir à des époques différentes les personnages de ce roman, et dans un final heureux les héros principaux.

Christian, abandonné bébé à la porte d'un colonel en retraite est élevé par celui-ci dans l'amour des livres. Il n'est scolarisé qu'au niveau du lycée. C'est là que Marie tombe amoureuse de lui, dépérit devant son indifférence. Intervention d'un marabout... Il faudra attendre des années avant qu'ils ne se retrouvent.

Rima, qui a passé son enfance en Tunisie, est celle qui a abandonné Christian qu'elle a eu avec son amour, un peintre Tchèque reparti dans son pays. Grâce à son voisin Marcel (une autre existence hasardeuse) elle devient fleuriste, et en enveloppant des fleurs dans un journal voit l'annonce d'une exposition de son peintre Auparavant elle avait embauché Moussa arrivé de Sidi Bou Saïd avec un faux visa et qui a eu la chance d'échouer sur un banc face à son magasin.

Une ambiance à la « Amélie Poulain » fait de cette blquette une histoire charmante, avec de l'humour et de la tendresse. Un bon moment.

MBOUGAR SARR Mohamed

Terre Ceinte

Présence africaine

Parution 2014.

Édition de poche 2017, 355 p, 8,40 €

Sénégal

Dans la ville de Kalep la foule se réunit pour une exécution publique de deux jeunes amants. On est dans le nord d'un pays jouxtant un désert, conquis par des islamistes. Parmi ceux qui sont là, un médecin Malamine qui décide que c'est trop, qu'il faut résister. Pour cela il fédère un petit groupe d'amis pour la publication d'un journal d'opposition qui sera distribué dans toutes les villes soumises à la charia.

La femme et les enfants de Malamine sont aussi acteurs de ce roman où sont intercalées les lettres échangées par les mères des deux jeunes tués au premier chapitre, chacune réagissant différemment.

Très vivant, au propos qui ne peut que convaincre, l'auteur évite la caricature ; les différentes attitudes face à la dictature religieuse sont représentées entraînant un questionnement sur la religion bien sûr, sur la liberté individuelle, sur la responsabilité (thème particulièrement appuyé). Les personnages sont bien campés mais paradoxalement leurs discours variés sont tenus par une même voix ; on sent l'auteur qui « philosophe » derrière chacun.

MBOUGAR SARR Mohamed

De purs hommes

Philippe Rey

2018, 191 p, 16€

Sénégal

Ndéné est un jeune Dakarois professeur de littérature à l'université. Son amante lui montre une vidéo où un mort est déterré en présence d'une foule hurlante qui estime qu'il souille le cimetière parce qu'homosexuel. Ndéné est d'abord plutôt indifférent, juste dégoûté. Puis il remarque le paradoxe entre le rejet de l'homosexualité par ses compatriotes et l'énorme succès d'un travesti dans des fêtes populaires ; il est ensuite boycotté par ses élèves parce qu'il a enseigné Verlaine. Ces faits et ses rencontres le conduisent vis-à-vis de l'homosexualité à un questionnement, une enquête qui fait naître la rumeur...

Une plume formidable ; avec le rejet de l'homosexualité sont abordées pas mal d'autres questions : le rejet de ce qui est attribué aux étrangers, la religion, le paraître, la bêtise... Les personnages sont très bien rendus.

Et tout ça avec cette langue alerte, riche, parfois trop emphatique, mais petit défaut pour la valeur de l'ensemble.

Décidément j'aime toujours plus les livres de M'Bougar Sarr tant par les thématiques qu'il aborde qui sont à la fois universelles et d'une actualité brûlante que par son style qui nous entraîne dans une lecture qu'on a toujours regret d'arrêter ! Un auteur qu'on a vraiment envie de faire connaître !

MBOUGAR SARR Mohamed

Le silence du Chœur

Présence africain, 2017, 415p.

Sénégal

72 migrants ont débarqué à Altino , petit village sicilien au pied de l'Etna. L'association Santa Maria les prend en charge « ces ragazzi » pour les papiers, l'hébergement. Une partie de la population les voit arriver avec un regard bienveillant mais qu'en est-il réellement dans le village ? Mohamed Mbougar Sarr en donnant la parole à un certain nombre d'entre eux, aussi bien les humanitaires que les réfractaires ou les migrants eux-mêmes, dresse un tableau très fouillé, très fin du problème des migrants sans aucune vision manichéiste. Chacun s'exprime sur ce que signifie la rencontre de l'autre. Ces regards multiples traduisent la discorde du chœur pour aboutir à son silence.

Une lecture pour moi inoubliable : des pages très fortes par moment, de la poésie, de l'humour même. Mais surtout une analyse précise, détaillée de toutes les idées qui surgissent sur le thème de la migration et des migrants. Un livre récit qu'on a vraiment envie de faire connaître et partager !

MBUE Imbolo

Voici venir les rêveurs

Ed. Pocket

2016. 499 p. 8,20 €

Cameroun/Etats Unis

Jende Jonga immigré clandestin de Limé, au Cameroun à New York a réussi à faire venir sa femme Neni et son fils Liomi. Ils vivent de façon précaire tandis que Jende s'efforce d'obtenir une *Green Card*. Par relation, il obtient une place de chauffeur de Clark Edwards, riche banquier de Lehman Brothers et de sa famille, Cindy, son épouse Vince et Mighty ses deux fils. Il peut alors mieux vivre, sa femme poursuivre ses études de pharmacie, lui, aider sa famille au pays. Mais le roman se situe en pleine crise des subprimes qui verra la faillite de Lehman Brothers et l'éclatement de la famille Edwards pour une recombinaison future. Jende et Neni connaîtront eux, de cruelles désillusions.

Un roman très agréable, foisonnant d'éléments narratifs et documentaires qui montrent bien la situation des immigrés, clandestins ou non aux Etats Unis. Il vaut surtout par la confrontation de deux mondes qui, a priori, ne devraient pas se rencontrer et par la candeur de Jende et de Nini qui permet d'installer un « regard étranger », distant sur le monde de Wall Street et de New York. Un regard qui finira par chasser leurs dernières illusions.

MIANO Léonora

Crépuscule du tourment 2, Héritage

Grasset

2017, 320p, 20€

Cameroun

Troisième roman dont le personnage central est Amok (absent mais essentiel dans le 2^{ième} tome, Crépuscule du tourment 1), la trentaine, issu d'une famille fortunée qui, après 15 ans chez « les Nordistes », est revenu au pays, dans la maison de son enfance, accompagné d'Ixora et son fils Kabral, fils qu'elle a eu avec Shrapnel, l'ami-frère mort d'Amok.

Le roman commence là où le précédent s'est arrêté : Amok vient de battre violemment Ixora et de la laisser inconsciente au bord d'une rue sous une forte pluie d'orage.

Ce roman se déroule presque entièrement durant la nuit qui suit ; Amok tourmenté par ce qu'il vient de faire est revenu sur le lieu de son crime pour voir Ixora secourue par deux femmes dont l'une est une ancienne amante ; il fonce alors dans la nuit sous une pluie violente vers la maison où s'est installé son père, accompagné par un ancien camarade du temps du baccalauréat qu'il a pris au passage; il veut affronter son père, l'accusant de cet *héritage*, la violence envers sa femme qui a été un enfer pour Amok et sa sœur tout au long de leur enfance. Au cœur de cette échappée se produit un « accident » étrange.

Comme pour les autres, j'ai une opinion partagée à propos de ce roman de L. Miano : l'écriture est forte, sa plume nous entraîne dans les pensées des personnages sans répit puisque les chapitres sont très longs sans pause. L'intrigue est riche d'éléments de toutes sortes : spiritualité, musique...

L'esprit d'Amok est aussi tourmenté que la nature au moment du récit ; les retours en arrière éclairent des épisodes lus dans les précédents tomes. Mais cette fois plutôt que la confrontation intransigeante exposée par Miano entre Nord et Continent de la « Noirie », c'est la vie intime et plus particulièrement sexuelle qui est au premier plan. C'est parfois rude, « hard » pour parler comme elle le fait en parsemant des mots en anglais dans le langage des personnages.

MIANO Léonora

Crépuscule du tourment

Grasset

2016, 288p, 19€

Cameroun

Dans une ville d'Afrique subsaharienne, quatre femmes nous parlent successivement de leur vie et de leur relation à un même homme auquel elles s'adressent, leurs monologues se répondant, chacune présente dans la parole des autres. Pour cet homme, ces femmes sont d'abord sa mère, Madame ; puis celle qu'il a aimée et fuie, pour qui le séjour dans cette ville est un retour aux « origines » (elle est Française de Guyane) ; puis celle qu'il va épouser sans qu'il y ait amour d'un côté comme de l'autre ; et enfin sa sœur qui reste vivre à Paris. Exploration du féminin, des histoires familiales et de la capacité ou non à s'en remettre, histoires affectives et sexuelles des personnages, chacune ayant eu un parcours bien différent, mais toutes ayant aussi en commun la provenance d'un pays colonisé par le « Nord ».

Ces personnages on les connaît bien si on a lu « Tels des astres éteints » ; l'homme non nommé ici c'est Amok, un des deux héros de l'autre roman ; on peut être satisfait de connaître la suite de leur vie, sauf qu'il y a un peu trop de reprises et que beaucoup des idées développées alors sonnent pour moi comme un rabâchage agaçant ; c'est dommage, j'avais de l'intérêt pour la force de L. Miano : une pensée non conventionnelle, une intelligence utilisée comme poil à gratter, tout cela servi par une belle écriture. Déçue par ce livre.

MONENEMBO Tierno

Bled

Seuil

2016, 199 pages, 17 E,

Guinée

Nous sommes en Algérie, dans les années 80. Nous suivons la fuite éperdue de Zoubida, son bébé dans les bras. Elle fuit son village, sa tribu, la haine qui se déchaîne à l'égard de la « pêcheuse ». Elle va tomber dans les griffes du terrible Mounir qui règne sur un lieu qui est à la fois prison, harem et lupanar.

Elle réussira à s'échapper au prix du sang et sera cachée un temps par Karla, la vieille folle qui parle aux esprits. Arrêtée, jugée, elle sera condamnée à perpétuité, son enfant lui ayant été enlevé.

La perpétuité sera adoucie grâce à l'amour d'Arsane, visiteur de prison, qui finira par obtenir sa libération anticipée.

J'ai aimé suivre la fuite de Zoubida, son combat pour la liberté, pour la vie, son énergie. J'ai aimé le style, comme une longue lettre à Alfred, l'homme par qui tout est indirectement arrivé, et ce va et vient perpétuel dans le temps entre passé, enfance et présent.

J'ai été par contre désemparée par ce que j'ai d'abord considéré comme un dénouement trop beau pour être crédible avant d'être conquise par la joie de vivre, les rires et le superbe plaidoyer d'Arsane, ainsi que la démarche d'une femme libre, Zoubida.

MUKASONGA Scholastique

Cœur tambour

Gallimard

2016, 176p, 16,5€

La célèbre Kitami a disparu dans des circonstances mystérieuses. Quand elle entrait en scène, le chant prenait possession d'elle, les mots surgissaient, venus de langues connues ou inconnues. Elle vénérât les tambours, surtout Rugina « le Rouge ».

Kitami avait raconté dans un cahier son enfance et sa jeunesse au Rwanda. C'était une petite fille solitaire et rêveuse, brillante à l'école et qui devient « Prisca l'étudiante ».

Elle rencontre une vieille femme Nyabingui qui a une réputation de sorcière et qui lui révèle que Nyabingui est en réalité un esprit très puissant, celui de la reine Kitani qui l'a choisie, Prisca, pour la remplacer et parler par sa bouche. Prisca rentre au lycée, obtient le diplôme des Humanités mais étant Tutsi, elle ne peut accéder à l'université.

Elle apprend que des Américains sont arrivés et logent dans le « Boma », un vieux fort. Elle s'y rend, les Américains battent le tambour et le chant s'empare d'elle, du plus profond de son corps....

Histoire de Prisca, de sa famille, de son village, de la mission, du Rwanda.

Légende de Nyabingui et ses pouvoirs. Histoire de la musique rasta et de la puissance des tambours ?

Le roman de Scholastique Mukasonga nous emporte dans un monde fait de mythe et de réalité. L'histoire avance dans et avec sa complexité.

L'écriture est soignée et fluide. J'ai aimé.

NDALA Blaise

Sans Capote ni kalachnikov

Edition Mémoire d'encre, 2018, 274p., 18 €

République Démocratique du Congo

Les deux narrateurs sont d'anciens enfants-soldats. Rebelles par rapport à la dictature de leur pays, ils profitent du retour de la réalisatrice canadienne Véronique Quesnel pour connaître son vrai visage. Elle a produit un film sur la guerre en RDC, qu'elle considère comme le « centre de gravité de la misère nègre » et ils contestent et remettent en question cette forme de marchandisation de la misère. L'auteur reconnaît participer aussi à cette société du spectacle qui contribue à la mise en abîme de l'aide aux pauvres.

D'une écriture assez violente l'auteur nous plonge dans l'univers assez glauque de la RDC. Nombreux sont les thèmes abordés : le pouvoir, les ressources minières, le café, les enfants-soldats, Che Guevara, de football etc...

N'DIAYE Tidiane

L'appel de la lune

Gallimard, Continents noirs

2017, 240 p, 20 €

Sénégal

Natal, province d'Afrique du Sud, fin du 19^{ième} siècle: Marc Jaubert, descendant d'huguenots français, commerçant basé à Durban, tombe amoureux d'une jeune fille Zoulou, Isiban, lors d'une livraison à l'intérieur du pays ; il la découvre dansant dans la nuit en hommage-culte à la lune. Appuyé par son grand-père, utopiste qui l'a élevé dans la tolérance, et avec l'accord des chefs de la tribu d'Isiban, le couple se marie, ce qui donne lieu à des chapitres où se rencontrent des habitants « arc en ciel » de ce territoire (Indiens, Chinois, Français d'Afrique du Sud et Zoulous) ; les Anglais quant à eux préparent une attaque contre les Zoulous d'abord, avec les Boers comme prochaine cible.

Premier roman de l'auteur qui a écrit de nombreux essais d'anthropologie et d'histoire des populations africaines.

Roman classique dans son écriture, militant dans son propos pour la tolérance et l'union des peuples (on imagine bien l'auteur caché derrière le grand-père Georges). J'ai appris (et eu envie de compléter par d'autres recherches) pas mal de choses sur cette Afrique du Sud d'avant apartheid mais où les préjugés règnent. Beaucoup d'humanité.

Ce roman facile à lire, nous parle de l'Afrique du Sud vers la fin du 19^{ième} siècle, des zoulous et de leur extermination par les colons anglais à travers l'histoire d'Isiba, princesse zouloue et Marc Gaubert, huguenot français. La rencontre des 2 jeunes gens est un message d'amour et de paix dans une société intolérante et violente.

NÉDALI Mohamed

Le Jardin des pleurs

Éditions de l'Aube

2014 et poche 2016, 284p, 12,90 €

Maroc

Driss, devenu infirmier et affecté au service d'hématologie du CHU Hassan 1^{er} de Marrakech, a décidé de se marier. Il reprend contact avec une camarade de lycée, Souad, et le mariage est vite conclu.

Le jeune couple vit dans le bonheur jusqu'à l'agression de Souad pendant ses heures de travail (elle est serveuse au Tichka Palace) par un commissaire de police ivre.

Le couple porte plainte et ce sont alors des mois de démarches souvent extrêmement coûteuses, d'attente interminable du procès, de faux témoignages, d'intimidations, qui finissent par détruire la santé de Souad.

J'ai lu ce récit d'une seule traite. L'écriture est précise, alerte. Les personnages sont attachants et on assiste, impuissant, à la dégradation de leur bonheur. Leur histoire révèle un pays

- *Où tout s'achète (les concours, les affectations, les examens médicaux, les médicaments, les avocats, les juges)*
- *Où la santé publique est moribonde et la justice corrompue*
- *Où les femmes sont harcelées*
- *Où un haut fonctionnaire de l'état est inattaquable.*

M. Nedali a beaucoup d'empathie pour ses personnages, une écriture agréable, non dénuée d'humour malgré le sujet.

Le narrateur est émerveillé des effets de la corruption quand il en est le bénéficiaire (concours, affectation), s'adapte bien au laisser-aller général quand cela lui permet de faire des aménagements conséquents dans ses heures de travail. Mais retour de bâton cruel, il est à son tour, par solidarité envers sa femme, pris dans l'engrenage de ces fléaux du Maroc que sont corruption et absence de sens civique.

Beaucoup d'aspects de cette société sont abordés, parfois très brièvement, mais toujours avec justesse ; un constat puissant car sans emphase.

NEDALI Mohamed

La maison de Cicine

Éditions de L'aube

Broché : 2011, 312p, 23,30€

Poche : 2014, 352 p, 10,80€

Maroc

Dar Louriki est une vieille demeure de la médina de Marrakech dont le propriétaire loue les chambres ; s'installent successivement un fkih libidineux reconverti en voyant-guérisseur , un cordonnier épuisé et sa femme chagrine, un étrange couple où la femme plantureuse domine son gringalet de mari, une jolie employée d'hôtel Leïla, un vendeur d'un marché aux puces, un maçon, 2 étudiants en études islamiques et finalement les deux héros, Idar (sculpteur), et son petit frère H'cine dit Cicine qui ne parle que le berbère ; l'histoire passée des deux frères nous est alors contée : ils sont les rescapés d'une crue soudaine dans leur village de montagne qui a tué leurs parents et ruiné leur terrain. A Marrakech une histoire d'amour se noue entre Idar et Leïla...

Jusqu'à l'arrivée de Cheikh, un islamiste qui mêle conversion et amélioration des conditions de vie des locataires. La vie de l'immeuble est bouleversée, Cheikh se prend de passion pour Leïla , et les ennuis commencent pour les héros.

Féroce ment drôle en tournant au dramatique ; toutes les personnes que ce soit à Dar Lariki ou dans le village de montagne sont rendues très vivantes, les situations très réalistes sont relatées avec un humour plutôt noir.

Je visualisais parfaitement tout ce petit monde, un bonheur de lecture.

Le lecteur entre progressivement dans la lecture du roman de Nedali par le tableau de Dar Louriki, immeuble aménagé récemment, se peuplant d'une grande variété de locataires dont l'auteur nous peint les portraits, témoignages intéressants de la vie de Marrakech. Mais parmi ceux-ci s'installent deux étudiants islamistes dont l'influence va modifier progressivement la physionomie de l'immeuble.

Le lecteur suit avec intérêt le parcours d'Idar accompagné de son petit frère ainsi que celui de Leïla. L'histoire est très forte, située en pleine actualité mais heureusement l'auteur manie parfois l'humour (et il y a des pages drôles !). Un livre qu'on ne peut oublier.

NIMROD

Babel, Babylone

Obsidiane (Diffusion Les Belles Lettres)

2010, p.75, 13,5 €

Tchad

Nimrod livre ici cinq longs poèmes, *Peine capitale*, *Les murs*, *Une goutte de feu*, *Robinsonnade*, *Babel*, *Babylone* a tonalité lyrique. Il y évoque les figures paternelle et maternelle, la douleur de l'exil, l'angoisse et la mélancolie du temps qui passe et son inspiration poétique comme réponse aux maux du monde : c'est *Babel* contre *Babylone* ! Ses poèmes de forme libre jouent volontiers avec les sonorités, les rythmes et la forme calligraphique. L'originalité et la force de ses images font choc et participent du plaisir qu'offre ce recueil.

On ne moissonne jamais le poème que sur la rosée, on n'éclaire jamais la lune que par éclats.

NIMROD

Gens de brume

Essences Actes Sud

2017, p.57, 9 €

Tchad

Dans ce récit autobiographique, Nimrod voyage dans ses souvenirs sur quelques effluves qui le ramènent à sa mère pétrissant la pâte d'arachide, à l'école de son enfance où surgit le visage et l'odeur d'Odile qui le parfume d'*Onalia*, mais qui part au lycée féminin. Il la retrouvera inopinément un printemps sur les rives du Chari où il s'apprête à recevoir le baptême, et elle aussi, mais son esprit bat la campagne avec Odile, ce qui le confirme dans sa perte de la foi. Les sensations le ramènent aussi au Ventoux où une autre figure de femme, son ex-épouse Déborah, viendra le tourmenter, avant que la paix lui revienne à Sommières où il nous confie : *Assurément, j'ai atteint le sud de mon être ! Je me suis acquis un royaume inespéré. Chaque atome respiré, c'est somme si en son sein un ver à soie filait l'étoffe de mon futur linceul. J'y mourrai en transparence, parfumé par les mûres qui le sont tout autant (P. 57)*

Un bref récit sensuel, à la mélancolie douce, à la nostalgie apaisée, où l'on retrouve la superbe écriture de Nimrod, une prose poétique simple, mais profonde.

Un délicat voyage dans les souvenirs, les senteurs, avec les femmes aimées (mère, amie, épouse), au Tchad près du fleuve Chari et en Provence, à Sauve, l'aboutissement.

De la « bouillie de riz aux cacahuètes » parfum de son enfance et de sa mère, aux fragrances d' « Onalia » évoquant la douceur d'Odile, puis au parfum de mûres de son futur linceul : les mots coulent en cascade : musique, couleurs, senteurs... La prose de Nimrod n'est qu'une magnifique évocation poétique !

Nouvelles voix du Caine Prize

Noviolet BULAWAYO *Snapshots*, Constance MYBURCH, *Hunter Emmanuel*, Chinelo OKPARANTA, *America*, Tope FOLARIN, *Miracle*, Olufemi TERRY, *Jours de baston*, Rotimi BABATUNDE, *La République de Bombay*.

Zulma

2008-2012 (2014 pour la traduction), 216 p. 18 €

Zimbabwe, Afrique du Sud, Nigéria, Sierra Leone

Depuis son lancement en 1999, le Caine Prize récompense chaque année une œuvre de création littéraire africaine anglophone. Ces six récits de lauréats ou de finalistes nous plongent dans les réalités africaines où règnent la violence, mais aussi l'humour, pour le dernier d'entre eux. Les thèmes variés de ces récits : prostitution, précocité sexuelle, homosexualité féminine, bagarres, meurtres, propagande évangéliste éhontée, sort des anciens combattants de la 2e guerre mondiale, sont traités avec un talent prometteur. Talent qui se confirme avec le premier roman de Noviolet BULAWAYO, *Il nous faut des nouveaux noms* dont le premier chapitre est constitué de la nouvelle primée par le Caine Prize en 2013.

N'SONDE Wilfried

Un Océan, Deux Mers, Trois Continents

Actes Sud,

2018, 272p, 20€

République du Congo

1583-1608 : Récit d'une vie. Nsaku Ne Vunda, fils du Kongo, ordonné prêtre sous le nom de Dom Antonio Manuel, est missionné par le roi Alvaro II, comme ambassadeur du Royaume du Kongo auprès du Pape Clément VIII. Le roi dont le règne est entaché de beaucoup de sévices et comme pour se racheter, lui demande de persuader le Pape de jouer de son autorité pour convaincre les monarques européens d'abolir l'esclavage.

Le titre du roman : « Un océan, deux mers, trois continents » laisse présager de ce que va être un tel périple : la découverte par Dom Antonio de ce que recouvre la réalité de l'esclavage, non seulement le rôle des européens mais également celui des ses compatriotes, le rôle de la religion (Inquisition) quelle qu'elle soit, jusqu'où l'Homme peut aller dans sa barbarie, ce qu'il peut endurer et sa capacité à résister.

L'auteur dans un récit très vivant raconté à la première personne, rythmé par des chapitres courts retrace cet itinéraire aux multiples péripéties.

Le sujet fort bien documenté, inscrit dans l'histoire du Kongo de cette fin de 16^{ème} siècle reste d'une actualité brûlante. En lisant les scènes sur « le Vent Paraclét » comment ne pas être envahi par l'image des migrants du 21^{ème} siècle ? Comment en lisant la folie des scènes de l'Inquisition ne pas penser aux djihadistes de notre siècle ? Comment, en partageant l'histoire de Dom Antonio Manuel ne pas s'interroger sur soi ? C'est un récit qui vous prend et que vous ne pouvez lâcher. On retrouve par moment la musique propre à l'auteur. L'écriture emporte le lecteur. Une lecture qu'on ne peut oublier !

C'est le roman de l'évolution d'un homme ; depuis sa paroisse au Kongo où sa bonté lui permet de consoler des souffrances « naturelles » ou aucun doute ne se glisse dans sa foi. Il rencontre déjà la duplicité dans le palais de son roi, puis au cours de son voyage, la souffrance inhumaine infligée aux captifs des soutes, la cruauté des règles de la vie en mer. Il découvre l'amitié puis l'amour sublimé en amitié. Il connaît la désillusion en arrivant en Europe où il retrouve pauvreté, d'autres formes d'esclavage et une Eglise arrogante et riche. Persévérant il crie contre l'esclavage jusqu'au bout

OBIOMA Chigozie

Les Pêcheurs (*The Fishermen*)

L'Olivier

2015 (trad. 2016) 296 p. 21,50 €

Nigéria

Une famille nigériane de six enfants connaît un bouleversement tragique après que le père doit s'absenter toute la semaine pour son travail. Les quatre plus grands, des garçons, bravent les interdits paternels et la faible autorité maternelle. Leur rencontre avec un fou aux prédictions funestes dans une société où le christianisme évangéliste croise les superstitions anciennes, s'y oppose mais les recycle, va entraîner des conséquences fatales pour ces quatre garçons et, de façon collatérale, pour leur famille entière.

Le narrateur, le plus jeune des quatre garçons, nous livre le récit de cet engrenage fatal, cette descente aux enfers qui prend des accents de tragédie antique. L'auteur construit son récit de façon haletante, très prenante, peignant avec précision la société nigériane eaux prises avec ses démons : la dictature, le développement anarchique, la manne du pétrole, les croyances évangélistes et les superstitions de l'Afrique profonde. Une grande partie de l'intérêt du livre tient aussi au récit des relations aventureuses qu'entretiennent ces quatre garçons, de leurs liens profonds, de leurs jeux fantasmés, de leurs destins funestes. Un très beau roman, très fort.

Effectivement ce roman a la force des grandes tragédies ; comment la peur tournant à l'idée fixe change la personnalité d'un grand adolescent, comment devient inéluctable un enfoncement dans le drame. Assez universel même s'il se passe dans le cadre précis d'une famille nigériane.

ONDJAKI

Les Transparents (*Os transparentes*)

Métaillié

2012 (trad. 2015) 351 p., 21 €

Angola

Transparent, c'est ce que devient Odonato, au fil de ce roman qui voit graviter une vingtaine de personnages autour d'un immeuble métaphorique de Luanda, en Angola. La vie, l'amour, la mort, les trafics, la corruption, le sexe, la débrouillardise, les séquelles de la guerre, autant de thèmes, de standards, pour parler jazz, qui se nouent et se dénouent autour de cet immeuble véritable symbole d'une société angolaise déglinguée mais pleine de vie.

Un grand premier roman sensuel à la composition en boucle, avec retour en arrière, très musicale, plein d'humour et de saudade, d'ironie et de désespérance, avec des personnages attachants dont l'auteur livre la vie par tranches et une évocation saisissante et parfois fantastique, voire fantasmagorique de la ville en proie aux appétits féroces et divers de ses habitants ou de l'occident. Un roman où les bruits, les sons, les goûts, les odeurs, toutes les sensations sont très présentes.

OWUOR ADHIAMBO Yvonne

La maison au bout des voyages. (Titre original : *Dust*)

Ed. Actes Sud. 2017 446 p. 23 €

Kenya

La maison au bout des voyages est au cœur du récit. Deux générations y viennent, y reviennent, en partent, dans ce récit où couvent de lourds secrets de famille juste avant, pendant et juste après l'indépendance du Kenya. La violence est omniprésente, celle des rapines, des vols de bétail, des trafics, des luttes politiques, sanglantes, des émeutes, de leur répression, des massacres de missionnaires... L'amour est là, aussi, comme le deuil. Le récit débute par la mort violente du fils, Odidi, son rapatriement à Wuoth Ogik, la maison au bout des nuages du titre français. Et ce retour ouvre la boîte à secrets, ceux du père, Nyipir et de son maître disparu, Hugh Bolton, que son fils Isaiah recherche, ceux de la sœur d'Odidi, ceux de sa mère, ceux de deux nervis, hommes de basses œuvres, Ali Didi Hada et Petrus Keah. Ces personnages et leurs secrets vont se croiser, s'aimer, se haïr. Et ce roman de poussière – *Dust*, le titre anglais – s'achève dans des inondations dévastatrices.

Un roman fort, dense, violent, poignant, où souffle l'épique, où sont évoqués les faits historiques du Kenya, les légendes indigènes, avec une intrigue complexe où l'on peut peut-être se perdre parfois, mais habile, tenant le lecteur en haleine jusqu'au bout, au fur et à mesure que se révèlent les secrets qui lient à jamais les différents personnages. Un roman où alternent les scènes urbaines, très glauques, dures, et les scènes de nature hostile, de désert où les mythes les plus étranges rythment le quotidien.

J'ai adoré ce roman à l'écriture ample et poétique. Je me suis trouvée plongée dans l'histoire du Kenya dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle avec les espoirs suscités par l'indépendance et les désillusions.

J'ai peu à peu reconstitué l'histoire d'une famille avec ses destins croisés, ses non-dits, ses secrets. « Si j'ouvre la bouche que le serment me tue ». J'ai exploré le domaine familial de Wuoth Ogyk, « la maison au bout du voyage ». Et peu à peu, les pièces du puzzle national et familial se sont reliées.

RABBAJ My Seddik

Nos parents nous blessent avant de mourir

Le serpent à plumes

2018, 280 p, 19€

Maroc

Une Marocaine nous raconte la vie de sa grand-mère Habiba née autour de 1950 à Marrakech, en commençant par sa dernière année de lycée où, comme tous ses contemporains elle ressent le vent de la liberté et des projets... avec un rude retour dans le carcan de la tradition : elle est mariée de force à un homme plus âgé, brimée par sa belle-mère ; elle finit par s'enfuir à Safi. On est alors en 1975 et le roi Hassan II lance la marche verte à laquelle Habiba participe et où elle fait la connaissance d'une autre jeune femme de Safi qui lui raconte sa vie de travailleuse dans les usines de sardines. Rentrée à Safi les deux femmes s'installent ensemble.

Très vivant, agréable à lire. Il évoque un épisode important pour les Marocains, la marche verte, mais c'est surtout un roman qui se penche sur le sort des femmes complètement soumises aux diktats des hommes de leur famille et au désir sexuel des autres.

RAHARIMANANA

Revenir

Rivages,

2018, 300p, 22€

Madagascar

Dans *Revenir* Raharimanana creuse « *ce paradoxe, son enfance [qui] fut un grand bonheur dans la violence de son pays* » (P 17). Le narrateur s'appelle Hira, il est né le jour anniversaire de l'indépendance de son pays, et va témoigner de sa douleur devant le dévoiement qui va être fait de cette liberté.

La plus grande part du livre est formée de 14 cahiers dont les titres sont des verbes à l'infinitif (de *Émerger* à *Saisir* en passant par *Errer...*) : il y fait des allers-retours entre son présent (soit en déplacement, soit près d'Elle et leurs enfants, toujours écrivant) et le récit de son enfance à Madagascar, de son enfance et des traditions malgaches. Deux chapitres terminent alors le livre : « Revenir » où depuis les marais de Brière il revient à l'histoire de son père, et « Mahajanga » où il livre la parole de ce père, pendant que coulent les heures d'un retour au pays.

Très beau livre ; j'en pointerai surtout le récit du paradis de l'enfance, de la découverte (cinéma, lecture, jeux avec des camarades), de la confiance sereine en les adultes. Hira, plein de vie, d'amour pour les siens. L'écriture de Raharimanana alors coule, classique et ne redevient heurtée que lorsqu'il évoque son tourment face à la violence, à l'homme comme origine du Mal.

Un superbe roman d'amour malgré la violence de son pays.

RAVALOSON Johary

Les larmes d'Ietsé

Editions Dodo vole

2013, 144p, 12€

Madagascar

Ietsé Razak vit à Madagascar une vie de riche oisif cultivé; quarantenaire, il se remémore les moments marquants de sa vie lors d'insomnies : son enfance de fils d'une grande famille de « la haute » société d'Antananarivo, ses années d'études en France (depuis le lycée), son amour pour une belle parisienne, mannequin, son retour au pays, son mariage ...

Mais en même temps l'histoire mythologique de l'île nous est contée, à partir du premier Ietsé, tombé du ciel à force de se pencher émerveillé par la beauté de l'île et son enracinement sur cette terre, la création de compagnons qui en forment le peuple originaire Vazimba. Ietsé c'est aussi ce qui est dit à quelqu'un qui éternue !

De lecture agréable, je trouve belle la légende du peuplement de Madagascar, un peu convenue l'histoire sentimentale du héros, mais dont l'originalité est de se dérouler intégralement dans une classe sociale peu présente dans les livres se déroulant à Madagascar.

RAVALOSON Johary

Vol à vif

Editions Dodo Vole

2016, 192p, 12€

Madagascar

L'histoire contée dans ce beau roman se passe dans le sud de Madagascar, commence comme une épopée —vol de zébus la nuit par des Dahalo —aux confins d'une montagne sacrée pour le peuple Baar et se poursuit dans un village, 17 ans plus tôt, où est prononcé le bannissement d'un tout petit enfant, petit-fils du chef des Baar, parce qu'il est porteur d'une malédiction et que son père (peu scrupuleux et éloigné des traditions) veut en profiter pour le faire disparaître alors que la mère est réfugiée avec ce bébé chez le Maître spirituel de ce peuple, labamino.

Dans une troisième partie on retrouve le seul survivant du vol de zébus, un jeune homme Tibaar, qui, accompagné par le vol (autre sens du mot) d'un papangue (rapace) atteint le village de la deuxième partie, où il tombe amoureux de la fille de l'ancien assistant de labamino et de

Très belle écriture, au souffle tour à tour épique, poétique, nous plongeant tout naturellement et sans pesanteur dans une spiritualité frôlant la magie ; des personnages attachants, une confrontation avec l'évolution du pays sans manichéisme.

SANÉ Insa

Les Cancre de Rousseau

X'Sarbacane 2017, 331 p. 16 €

France

L'année de Terminale de Djiraël, héros récurrent des romans d'Insa Sané, au Lycée Jean-Jacques Rousseau de Sarcelles, avec les amours, les amitiés, les solidarités, les relations avec les parents, les professeurs, l'administration, les embrouilles avec le caïd du quartier, les fêtes, les élections de délégués, la grève, les blagues... On suit sur le temps d'une année scolaire jusqu'au bac les chassés croisés des amis, Djiraël, Sacha, Rania, Jazz, Armand, Douman, on suit les relations difficiles du héros avec son père, qui donnent les clés du roman antérieur, *Sarcelles Dakar*, consacré aux suites de celles-ci.

Insa Sané creuse son sillon et complète le tableau de la jeunesse de banlieue. C'est vivant, agréable à lire, du genre « tranche de vie », « banlieue blues », sans prétention, mais sans grande originalité non plus. Un livre qui ne tombera pas des mains des lecteurs ados mais pourra les séduire et peut-être les réconcilier avec la lecture.

SANSAL Boualem

Le train d'Erlingen ou La métamorphose de Dieu

Gallimard

2018, 256p, 20€

Algérie

Montage complexe centré sur deux héroïnes, l'une étant un avatar de l'autre. Dans la première partie l'Allemande Ute écrit à sa fille vivant à Londres, depuis la ville cossue d'Erlingen; elle narre la menace d'invasion de la ville par des groupes néfastes peu précisés (cette menace semble planétaire) et les projets d'évacuation par train (d'où le titre). Dans la deuxième partie la narration est reprise par une Française (travaillant à Londres), fille d'Elisabeth Potier décédée récemment qui était partie en Allemagne au début de sa retraite de professeur. Le deuxième récit nous fait comprendre le premier tout en le complétant; tous les deux sont parsemés de fiches de lectures (Kafka, Thoreau, Gheorghiu) et d'essais de romans d'Ute ou Elisabeth.

Précisons que l'événement déclencheur de cette histoire est l'attentat du Bataclan.

Pleine de digressions, de rebondissements, la narration apporte des surprises ; on retrouve la verve caustique de Boualem Sansal ; le livre m'a plu pour cela mais il semble que ces mêmes métamorphoses du récit aient lassé (ou perdu) d'autres lecteurs.

SEBBAR Leïla

L'orient est rouge

Edition Elyzad

2017, 131p.,15€70

Algérie

Il est question : de guerre sainte, d'assassinats, de viols de destruction ; de jeunes hommes et de jeunes femmes qui se laissent séduire et abandonnent leur vie, leur famille, leur Dieu ; de la douleur de parents qui ne comprennent pas.

Des thèmes noirs, transcendés par une écriture poétique.

TAÏA Abdellah

Un pays pour mourir

Editions du Seuil collection cadre rouge

2015, 168 p, 16€

Collection poche points : 2016, 168 p, 5,90€

Maroc

Zahira est une femme marocaine venue vivre à Paris où elle se prostitue.

Au Maroc elle a laissé son père et Allal.

Son père est mort sans avoir su ce qu'était devenue Zineb, sa sœur disparue subitement.

Allal était amoureux d'elle.

À Paris, l'ami de Zahira a décidé de changer de sexe ; mais devenir une femme n'est pas aussi simple qu'il le pensait.

Et puis il y a Iqbal, le Sri lankais, auquel Zahira ne veut pas renoncer et Motjaba, l'Iranien, qu'elle a recueilli pendant un mois.

Le roman est constitué de portraits qui s'emboîtent les uns dans les autres et dont Zahira est le lien.

Le corps est omniprésent, le corps donné, le corps vendu.

Le récit est parfois drôle, parfois tendre, parfois cru mais jamais vulgaire.

J'ai été peu à peu prise dans la toile tissée.

ZAMIR Ali

Mon étincelle

Le Tripode

2017, p.271, 19 €

Comores

Etincelle, la narratrice, raconte la Vie à Anjouan et à la Grande Comore, sa vie, ses amours et toutes les contraintes culturelles de cette société, ses amours, avec Vitamine, tout d'abord, et ensuite, et presque simultanément, avec Calcium, celles de ses parents, sa mère Douceur, son père Douleur, dont on n'apprendra qu'à la fin les raisons de l'absence, mais aussi les embrouilles entre deux amis d'enfance, connus de deux lors de leurs études universitaires à Madagascar, Efferalgan, Don Juan impénitent qui usurpe l'identité de son ami, Dafalgan, Directeur des impôts, et père de Vitamine, pour obtenir les faveurs de femmes qui cherchent un emploi et viennent ensuite semer la zizanie dans le ménage de Dafalgan. Douceur connaîtra la même mésaventure quand elle sollicitera un poste de fonctionnaire, elle franchira toutes les étapes, mais refusera celle du canapé. La fin est poignante.

Ce roman enchâsse différentes histoires qui disent toutes la difficulté d'aimer, une difficulté universelle, déclinée ici en plus dans une société musulmane rigoriste. Une construction complexe qui égare un peu le lecteur, parfois désorienté de surcroît, par le recours à des mots rares, un peu inutilement pédants. Chaque histoire est agréable à lire, néanmoins, et notamment celle de Dafalgan et d'Efferakgan, au burlesque qui n'a rien à envier à Molière, et offre un panorama intéressant de la société comorienne, tiraillée entre tradition et modernité. Il renouvelle habilement un topos, celui des amours contrariées, un Roméo et Juliette de l'Océan Indien. (

Dans une langue inventive et avec une écriture colorée, riche et drôle l'auteur nous entraîne dans les Comores au destin souvent tragique.

ZAMIR Ali

Anguille sous roche

Le Tripode

2016, 320 p., 19 €.

Comores

Une jeune femme, nommée Anguille, en plein océan, raconte sa vie de lycéenne à Anjouan, avec sa sœur jumelle, Crotale, qui traîne beaucoup après la fin des cours et son père Connaît-Tout, un pêcheur qui les a élevées seul et qui est un éternel raisonneur. La vie d'Anguille va complètement basculer et son tempérament d'anguille se révéler quand elle croise Vorace, un jeune pêcheur séduisant.

La narratrice, Anguille, débute son récit par la fin. Elle le livre en une seule longue phrase haletante. Ce qui la mène en plein océan sera révélé au fur et à mesure de son récit. Celui-ci mêle, de façon très agréable à la lecture, un schéma romanesque bien connu, celui de la première rencontre amoureuse, à des considérations pittoresques sur la vie et les mœurs à Anjouan, notamment la cruelle réalité des clandestins qui cherchent à rejoindre Mayotte. A cela s'ajoute, pour notre plus grand plaisir, le trouble que provoque la confusion entre un auteur masculin et une narratrice féminine dont elle porte le récit, un récit où la situation de jeune fille insulaire et ses premiers émois amoureux, où tout le monde vit sous le regard de tous, dans un pays musulman, est particulièrement bien rendu. La narratrice ayant un caractère bien trempé, ses considérations portées par un style fort et parfois cru n'en sont que plus intéressantes à lire. Un roman fort, marquant, qui devrait connaître un grand succès.

ZIREM Youcef

La porte de la mer

Editions Intervalles,

2016, 144p., 16€

Algérie

C'est durant ses études à l'université d'Alger qu'Alima fait la connaissance de Karima et entre dans son réseau de prostituées de luxe fréquenté par des hommes haut placés.

C'est à ce moment là aussi qu'elle met au monde un petit garçon après avoir été violée par son père devenu chef de la rébellion islamiste après la mort de sa femme.

Année 90, l'Algérie est en proie à la guerre civile. Emeutes en Kabylie durant lesquelles le frère d'Amina, Huba est tué.

Durant ses années de prostitution, Amina fait quelques rencontres importantes, mais un jour, à Vgayet, ville de la Kabylie maritime, se produit le déclic qui la fait renoncer à ce commerce : elle enseigne désormais la langue française dans un collège d'Alger...

J'ai aimé ce roman qui parle à la fois d'une femme, d'une famille, d'une société, d'un pays. Amina en vient à se prostituer comme se prostitue l'Algérie qui s'installe dans la barbarie. Elle pose un regard lucide sur ses actes et les met en lien avec l'histoire de son pays dont elle rappelle des moments importants. Les épreuves qu'elle traverse la révèlent à elle-même. L'écriture du roman est simple mais travaillée. Les retours dans le passé ne nuisent pas à l'avancée de l'intrigue.

Ce qui m'a plu dans La porte de la mer c'est la superposition(ou l'imbrication) de deux histoires : celle d'Amina et celle de l'Algérie. Histoires qui se mélangent en toute simplicité grâce à un style sobre mais efficace. On a du mal à quitter le livre. Malgré tous ces paradoxes « les portes de la mer » s'ouvrent pour Amina. Beau portrait de femme (s).

ZOUARI Fawzia

Le corps de ma mère

Éditions Joëlle Losfeld (Gallimard)

2016, 240 p, 20 €

Tunisie

Dans un hôpital de Tunis, Yamna est dans le coma ; c'est la mère de la narratrice qui vit depuis des années à Paris ; ce livre est un récit pas un roman. Yamna a été, dans un village isolé, une mère autoritaire, distante; recluse selon la tradition de sa tribu, elle impose la même chose à ses 2 aînées avant de pousser les plus jeunes à faire des études.

Dans une première partie les filles et bru échangent à son chevet ; leurs frères et toute la parentèle villageoise défilent à l'hôpital ; des bribes de révélations commencent pour la narratrice avide de comprendre cette mère lointaine.

Dans une deuxième partie la vie de Yamna (et celle du village) est racontée par le truchement de la servante qui a été choisie comme seule complice de la vieille dame. À partir de son veuvage et son installation à Tunis près de deux de ses filles, Yamna a feint la sénilité pour avoir la paix !...

L'histoire de cette forte personnalité, peu attachante, qui a su trouver une certaine liberté dans les contraintes de sa vie est intéressante, dans la deuxième partie. Mais j'ai été gênée par quelque chose d'inadéquat entre la langue de la narratrice tout à fait classique et les propos qui sont rapportés, grossiers, entre le respect affiché de la narratrice pour sa mère et l'indécence à dévoiler son intimité. Dans le prologue F. Zouari pointe elle-même le problème (p 12) terminant par « jamais la langue française ne pourrait dire ma mère ». Le récit me semble réussi lorsqu'il raconte mais déplaisant lorsqu'il rapporte des propos. Le choc de deux mondes, celui terriblement coincé par la tradition (et la non mixité) d'un côté et celui de la modernité urbaine est abordé de manière un peu trop folklorique.